

Les Chorégiens répertoire 2016-2017

Chants de la période 1914-1918

1914 - Sous les ponts de Paris
1914 - Les nocturnes
1914 - Quand Madelon
1914 - Rosalie
1915 - Le cri du poilu
1915 - Cocorico
1915 - Dans la tranchée
1915 - Les poilus
1915 - Les mêmes de la cloche
1916 - La chanson des yeux clos
1917 - La valse bleu-horizon
1917 - Verdun on ne passe pas
1917 - La valse à l'absent
1917 - La prière des ruines
1917 - Tu le r'verras Paname
1917 - Tout autour des tours de Notre-Dame
1917 - La chanson de Craonne
1918 - Sur les boul'ds de Paname
1918 - La Madelon de la victoire
1918 - C'est une gamine charmante
1918 - Elle s'appelle Caroline
1918 - Dans les fossés de Vincennes

**Pour accéder aux paroles ou revenir sur cette
page cliquer sur le titre de la chanson**

1914 - Sous les ponts de Paris

Paroles : Jean Rodor

Musique : Vincent Scotto

Pour aller à Suresnes ou bien à Charenton
Tout le long de la Seine on passe sous les ponts
Pendant le jour, suivant son cours
Tout Paris en bateau défile,
L'cœur plein d'entrain, ça va, ça vient,
Mais l'soir lorsque tout dort tranquille...

*Sous les ponts de Paris, lorsque descend la nuit,
Toutes sortes de gueux se faufilent en cachette
Et sont heureux de trouver une couchette,
Hôtel du courant d'air, où l'on ne paie pas cher,
L'parfum et l'eau c'est pour rien mon marquis
Sous les ponts de Paris.*

A la sortie d'l'usine, Julot rencontre Nini
Ça va t'y la rouquine? C'est la fête aujourd'hui.
Prends ce bouquet, quelques brins d'muguet
C'est peu mais c'est toute ma fortune,
Viens avec moi, j'connais l'endroit
Où l'on n'craint même pas l'clair de lune.

*Sous les ponts de Paris, lorsque descend la nuit
Comme il n'a pas de quoi s'payer une chambrette,
Un couple heureux vient s'aimer en cachette,
Et les yeux dans les yeux faisant des rêves bleus,
Julot partage les baisers de Nini
Sous les ponts de Paris.*

Rongée par la misère, chassée de son logis,
L'on voit une pauvre mère avec ses trois petits.
Sur leur chemin, sans feu ni pain
Ils subiront leur sort atroce.
Bientôt la nuit, la maman dit :
"Enfin ils vont dormir mes gosses."

*Sous les ponts de Paris, Un' mère et ses petits
Viennent dormir là tout près de la Seine
Dans leur sommeil ils oublieront leur peine
Si l'on aidait un peu, tous les vrais miséreux
Plus de suicides ni de crimes dans la nuit
Sous les ponts de Paris.*

1914 - La caissière du Grand Café

Paroles : Louis Bousquet

Musique : Louis Izoird

V'là longtemps qu'après la soup' du soir,
De d'ssus l'banc ousque je vais m'asseoir,
Je vois une femme, une merveille,
Qu'elle est brune et qu'elle a les yeux noirs.
En fait d'femm's j'my connais pas des tas,
Mais je m'dis en voyant ses appas :
Sûrement que des beautés pareilles,
Je crois bien qu'y en a pas.

*Elle est belle, elle est mignonne,
C'est un' bien jolie personne,
De dedans la rue on peut la voir
Qu'elle est assis' dans son comptoir.
Elle a toujours le sourire,
On dirait un' femme en cire
Avec-que son chignon qu'est toujours bien coiffé,
C'est la caissière' du Grand Café.*

Entourée d'un tas de verr' à pied,
Bien tranquill' devant son encrier,
Elle est dans la caisse, la caissière,
Ça fait qu'on n'en voit que la moitié.
Et moi que déjà je l'aime tant
J'dis : " Tant mieux, qu'on cache le restant,
Car, si je la voyais tout' entière,
Je d'viendrais fou complètement."

*Elle est belle, elle est mignonne,
C'est un' bien jolie personne,
Et quand j'ai des sous pour mieux la voir
Je rentre prendre un café noir
En faisant fondre mon "suque"
Pendant deux, trois heur's je r'luque
Avec-que son chignon qu'est toujours bien coiffé,
La bell' caissière' du Grand Café.*

C'est curieux comme les amoureux
On s'comprend rien qu'avec-que les yeux,
Je la regarde, elle me regarde,
Et nous se regardons tous les deux.
Quand ell' rit, c'est moi que je souris,
Quand j'souris, c'est elle qu'elle rit,
Maintenant je crois pas que ça tarde
Je vais voir le paradis.

*Elle est belle, elle est mignonne,
C'est un' bien jolie personne,
Pour lui parler d'puis longtemps j'attends
Qu'dans son café y ait plus d'clients.*

*Mais j't'en moqu', c'est d'pire en pire
On dirait qu'ell' les attire,
Avec-que son chignon qu'est toujours bien coiffé
La bell' caissière' du Grand Café.*

N'y tenant plus, j'ai fait un mot d'écrit,
J'ai voulu lui donner aujourd'hui
Mais je suis resté la bouche coite,
Et je sais pas qu'est c'qu'elle a compris
En r'gardant mon papier dans ma main.
Ell' m'a dit, avec un air malin :
"Au bout du couloir, la porte à droite,
Tout au fond vous trouv'ez bien."

Elle est belle, elle est mignonne,
C'est un' bien jolie personne,
Mais les femm's, ça n'a pas d'raison
Quand ça dit oui, ça veut dire non.
Maint'nant ell' veut plus que j'l'aime,
Mais j'm'en moqu', j'l'aim'rai quand même
Et j'n'oublierai jamais le chignon bien coiffé
D'la bell' caissière' du Grand Café.

1914 - Les nocturnes

Paroles : Louis Bousquet

Musique : Raoul Le Peltier

A Paris la grand'ville
Des ombres vont la nuit
Qui se faufilent
Le long des murs sans bruit
Là, sous la lanterne aux feux rouges
Faisant les cent pas
Les braves agents
Surveillent les bouges
Dans le service on ne blague pas
D'autres sous leur capuchon
Par deux, dans la nuit, s'en vont

*Ce sont les nocturnes
Les papillons de nuit
Qui veillent pour qu'on ne fasse pas de bruit
Quand le bourgeois roupille dans sa turne
S'ils sont taciturnes
Sous les plis d leur manteau
C'est qu'ils risquent souvent leur peau
Les nocturnes*

Des fêtards en ribote
Rigolant d'un biffin
Qui, sous sa hotte
S'en va l'crochet en main
Le biffin, d'un air philosophe
S'éloigne et s'en fout
Car ils craignent pas les catastrophes
Tous les ceusses qu'a pas le sou
Fêtard, ne rigole donc pas
Tu n'sais pas c'que tu deviendras

*Ce sont les nocturnes
Les papillons de nuit
Un métier qu'au jour d'aujourd'hui
On en crève de faim dans sa turne
Ils pensent taciturnes
Devant les trous de leurs ribouis
Qu'tout l'monde peut pas être verni
Les nocturnes*

Le long des sombres berges
Où de pâles falots
Semblent des cierges
Reflétés par les flots
Des ombres s'en vont, tête basse
Si lasses de souffrir
Que, vers l'eau profonde qui passe

Elles viennent en finir
Quand on est trop las de lutter
Un soir, on n'a qu'à sauter

*Ce sont les nocturnes
Les papillons de nuit
Recélant les bonheurs détruits
Leurs cœurs sont de funèbres urnes
Ils vont, taciturnes
Là-bas, vers les flots noirs
Où sombrent les grands désespoirs
Les nocturnes*

Devant la porte sombre
De la vieille prison
Des gens dans l'ombre
Descendent d'un fourgon
Soudain la sinistre machine
Se dresse dans la nuit
Deibler monte sa guillotine
Lentement, sûrement, sans bruit
Dans un silence profond
La foule observe ce qu'ils font

*Ce sont les nocturnes
Les papillons de nuit
Sous le couteau d'acier qui luit
Ils poussent une ombre taciturne
Une tête, dans l'urne
Tombe bientôt, sans un cri
Ils opèrent sans faire de bruit
Les nocturnes*

1914 - Quand Madelon

Paroles : Louis Bousquet

Musique : Camille Robert

Pour le repos, le plaisir du militaire,
Il est là-bas à deux pas de la forêt
Une maison aux murs tout couverts de lierre
Aux « Tourlourous » c'est le nom du cabaret
La servante est jeune et gentille,
Légère comme un papillon.
Comme son vin son œil pétille,
Nous l'appelons la Madelon
Nous en rêvons la nuit, nous y pensons le jour,
Ce n'est que Madelon mais pour nous c'est l'amour

*Quand Madelon vient nous servir à boire
Sous la tonnelle on frôle son jupon
Et chacun lui raconte une histoire
Une histoire à sa façon
La Madelon pour nous n'est pas sévère
Quand on lui prend la taille ou le menton
Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire
Madelon, Madelon, Madelon!*

Nous avons tous au pays une payse
Qui nous attend et que l'on épousera
Mais elle est loin, bien trop loin pour qu'on lui dise
Ce qu'on fera quand la classe rentrera
En comptant les jours on soupire
Et quand le temps nous semble long
Tout ce qu'on ne peut pas lui dire
On va le dire à Madelon
On l'embrasse dans les coins. Elle dit : "Veux-tu
finir..."
On s'figure que c'est l'autre, ça nous fait bien plaisir.

*Quand Madelon vient nous servir à boire
Sous la tonnelle on frôle son jupon
Et chacun lui raconte une histoire
Une histoire à sa façon
La Madelon pour nous n'est pas sévère
Quand on lui prend la taille ou le menton
Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire
Madelon, Madelon, Madelon!*

Un caporal en képi de fantaisie
S'en fut trouver Madelon un beau matin
Et, fou d'amour, lui dit qu'elle était jolie
Et qu'il venait pour lui demander sa main
La Madelon, pas bête, en somme,
Lui répondit en souriant :
"Et pourquoi prendrais-je un seul homme
Quand j'aime tout un régiment?"

Tes amis vont venir. Tu n'auras pas ma main
J'en ai bien trop besoin pour leur verser du vin."

*Quand Madelon vient nous servir à boire
Sous la tonnelle on frôle son jupon
Et chacun lui raconte une histoire
Une histoire à sa façon
La Madelon pour nous n'est pas sévère
Quand on lui prend la taille ou le menton
Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire
Madelon, Madelon, Madelon!*

1914 - Rosalie

Paroles et musique de Théodore Botrel

Rosalie, c'est ton histoire
Que nous chantons à ta gloire
- Verse à boire ! -

Tout en vidant nos bidons
Buvons donc !

Rosalie est si jolie
Que les galants d' Rosalie
Sont au moins deux, trois millions

Rosalie est élégante
Sa robe-fourreau collante
La revêt jusqu'au quillon

Mais elle est irrésistible
Quand elle surgit, terrible,
Toute nue : baïonnette... on !

Sous le ciel léger de France
Du bon soleil d'Espérance
On dirait le gai rayon

Elle adore entrer en danse
Quand, pour donner la cadence
A préludé le canon

La polka dont elle se charge
S'exécute au pas de charge
Avec tambours et clairons

Au mitan de la bataille
Elle perce et pique et taille
Pare en tête et pointe à fond

Et faut voir la débandade
Des mecs de Lembourg et d' Bade
Des Bavares, des Saxons

Rosalie les cloue en plaine
Ils l'ont eue, déjà, dans l'aine
Dans l' rein, bientôt, ils l'auront

Toute blanche, elle est partie
Mais, à la fin d' la partie,
Elle est couleur vermillon

Si vermeille et si rosée
Que nous l'avons baptisée
«Rosalie», à l'unisson

«Rosalie», sœur glorieuse

De Durandal et Joyeuse,
Soutiens notre bon renom

Sois sans peur et sans reproches
Et, du sang impur des Boches,
Abreuve encor nos sillons !

Nous avons soif de vengeance
Rosalie ! verse à la France,
De la Gloire à pleins bidons !

1915 - Le cri du poilu

Paroles et musique de Vincent Scotto

V'là plus d'une année
Que dans les tranchées
Nos petits soldats
Loin de tout l'monde sont là-bas
Tant qu'dans la bataille
Ils brav'nt la mitraille
Ils n'pens'nt plus à rien
Qu'à tirer sur ces sal's Prussiens
Mais quand ils sont au r'pos
Et qu'ils n'ont pas d'flingots
Couchés sur l'dos

*À nos Poilus qui sont sur l'front
Qu'est-c'qu'il leur faut comm' distraction ?
Une femme
Une femme
Qu'est-c' qu'il leur ferait gentiment
Passer un sacré bon moment
Une femme
Une femme
Au lieu d'la sal' gueule des All'mands
Ils aim'raient bien mieux certain'ment
Une femme
Une femme
Cré bon sang qu'est-c' qu'ils n'donn'raient pas
Pour r'tnir un moment dans leurs bras
Une femme !
Une femme !*

Quand en ribambelle
Ils bouff'nt la gamelle,
C'est vite avalé
En deux temps ça n'a pas traîné.
Ensuit' sur la paille
Allongés, ils baillent
Se f'sant non de non,
Presque tous la même réflexion
Et dans ce moment là
À quoi pens'nt-ils tout bas ?
Ne cherchez pas

*À nos Poilus qui sont sur l'front
Qu'est-c'qu'il leur faut comm' distraction ?
Une femme
Une femme
Quand ils ont bouffé leur rata
Qu'est-c'qu'ils demand'nt comm' second plat ?
Une femme
Une femme
Sapristi pour calmer leurs nerfs
S'il leur arrivait comm' dessert*

*Une femme
Une femme
Qu'elle soit grande ou p'tit' ma foi
Ca ne fait rien pourvu qu'ce soit
Une femme !
Une femme !*

Quand dans la tranchée
Ils pass'nt la journée
Par les p'tits créneaux
Ils envoient aux boch's des pruneaux
Puis ils se reposent
Pens'nt à des tas d'choses
Qui leur font cré nom,
Passer dans tout l'corps des frissons
Avant de s'endormir
Ils ont, dans un soupir,
Le mêm' désir

*À nos Poilus qui sont sur l'front
Qu'est-c'qu'il leur faut comm' distraction ?
Une femme
Une femme
Il y a tant d'amoureux là-bas
Qui pourraient faire plaisir à
Une femme
Une femme
À ce moment, c'est l'essentiel
Il faudrait qu'il leur tomb' du ciel
Une femme
Une femme
Et comme prière du soir
Ils dis'nt : "Bon Dieu ! Fais-nous donc voir
Une femme
Une femme !"*

1915 - Cocorico

Paroles : Bertal Maubon

Musique : Léo Daniderff

Il était un aigle puissant
Qui faisait des rêves de sang
Et qui voulait tenir le monde
Entre ses deux griffes immondes
Il roulait vers le coq gaulois
Ses gros yeux fourbes et sournois
Et l'entourait, diplomatique,
D'ambassadeurs trop pacifiques
Mais le jour où l'on a compris
Qu'il fallait prendre le fusil

*Cocorico ! Le coq a chanté
Notre Marseillaise immortelle
Et quand il a battu des ailes
Au soleil de la liberté
L'aigle a compris dans un long sursaut
Que devant ses vaines menaces
Le coq lançait vibrant d'audace
Son appel à tous les échos
Debout les gars ! Debout les gars !
Cocorico !*

Et quand l'aigle bouffi d'orgueil
De la France a violé le seuil
Il crut serrer la capitale
Dans ses deux griffes triomphales
Mais brisant l'élan du pillard
Du pays surgit en rempart
De milliers de fières poitrines
Qui lui firent courber l'échine
Et pour mieux le blesser au cœur
Dans un mâle frisson vainqueur

*Cocorico ! Le coq a chanté
Notre Marseillaise immortelle
Et quand il a battu des ailes
Au soleil de la liberté,
L'aigle a compris qu'un mot, rien qu'un mot
Lancé sur notre territoire
Suffit pour que, couvert de gloire,
Tout soldat devienne un héros
Hardi les gars ! Hardi les gars !
Cocorico !*

Désormais l'aigle est dépouillé
Et le sol qu'il avait souillé
Porte la fière cicatrice
De tout l'immense sacrifice
Ce n'est pas pour rien que des gars

Sont tombés bravement là-bas
Leur sang fait que dans tout le monde
La terre est déjà plus féconde
Pour saluer cet avenir
Et tous ceux qui surent mourir

*Cocorico ! Le coq a chanté
Notre Marseillaise immortelle
Et quand il a battu des ailes
Au soleil de la liberté
L'aigle a compris que ce coq plus beau
Et toujours plus grand que la veille
Sait faire encore mille merveilles
Quand il lance à tous les échos
Cocorico ! Cocorico !
Cocorico !*

1915 - Dans la tranchée

Paroles et musique de Théodore Botrel

1. Je vous écris, ma chère' maman,
CHŒUR : Ma chère' maman,
Durant que, pour un bon moment,
CHŒUR : Un bon moment,
Notre section est bien cachée
Dans la tranchée !

2. Tous pas bileux, tous bons copains,
Tous bons copains
On est là, comm' des p'tits lapins
Des p'tits lapins
Face aux Puscots toute un' nichée
Dans la tranchée !

3. C'est vraiment le p'tit trou pas cher ;
P'tit trou pas cher,
Y'a pas à dir', c'est "la grande air",
C'est "la grande air",
Quoiqu' la vue soit un peu bouchée
Dans la tranchée !

4. Mais par l'orchestr' d'un casino,
Par les tzigan's ou le piano
On n'a pas l'oreille écorchée
Dans la tranchée !

5. Nos "75", nos "Rimailhos"
Nous berçant à leurs trémolos,
On rêv' à la Franc' revanchée
Dans la tranchée !

6. Dès qu'apparaît le quart seul'ment
De la moitié d'un' gu... d'Allemand,
Nous la rentrons, très amochée,
Dans la tranchée !

7. Alors commenc'nt, sempiternels,
Les arrosag's de leurs schrapnels :
La terre en est toute jonchée
Dans la tranchée !

8. Nous rigolons dans nos clapiers :
"Quell' collection de press'-papiers,
Pour le retour, sera pêchée,
Dans la tranchée !

9. L'un d'nous est mort - et mort joyeux -
En s'écriant : "Tout est au mieux,
Voilà ma tomb' toute piochée :
Dans la tranchée ! "

10. Le sergent - qu'est curé - lui dit :
"Repose en paix, héros béni
Sur qui la Gloire s'est penchée
Dans la tranchée !"

11. Nous te veng'rons, nous l'jurons tous,
Car la victoire est avec nous :
Elle mont' la gard', près d'nous couchée
Dans la tranchée !

1915 - Les poilus

Paroles : Michel Carré

Air de «Les p'tits joyeux» d'Aristide Bruant

Pour crever la sall'bêt' qu'est sortie de son antre,
Tout' la France est debout les jeunes et les vieux ;
On dit que nos soldats ont tous du cœur au ventre,
Mais on peut dir' aussi qu'ils on du poil aux yeux !

*C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui se sont juré d'exterminer les Boches !
C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui leur f'ront la guerr' jusqu'à c'qu'il n'yen ait plus !*

On dit que les All'mands se terr'nt dans leurs
tranchée,
Y'a un p'tit vent du Nord qui leur caus' de l'ennui ;
Chez nous, sur le sol gras, nos troup's sont bien
couchées,
Nous avons tous du poil qui nous tient chaud la nuit !

*C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui se sont juré d'exterminer les Boches !
C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui leur f'ront la guerr' jusqu'à c'qu'il n'yen ait plus !*

On nous vit sur la Marne, il faut nous voir dans
l'Aisne ;
On n'avait froid null'part le jour qu'on s'est battus !
Y en a qui s'fout'nt sur l'dos des tas d'machin's de
laine,
Nous les gars, c'est à poil qu'on est le mieux vêtus !

*C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui se sont juré d'exterminer les Boches !
C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui leur f'ront la guerr' jusqu'à c'qu'il n'yen ait plus !*

D'abord on n'sen fait pas, parc' qu'il n'faut pas s'en
faire :
On s'est cogné la veille, on r'commence le
lendemain !
Quand on crie : « en avant ! » alors c'est notre
affaire :
Le poil que nous avons, on l'a pas dans la main !

*C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui se sont juré d'exterminer les Boches !
C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui leur f'ront la guerr' jusqu'à c'qu'il n'yen ait plus !*

L'Anglais, pour nous s'conder, brav'ment quitta son
home,
Et le Belge pacifique a laché son faro ;
Mais, comm' chacun voudra au bout d'la peau
d'Guillaume,
Il faudra qu'les alliés prennent leur numéro !

*C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui se sont juré d'exterminer les Boches !
C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui leur f'ront la guerr' jusqu'à c'qu'il n'yen ait plus !*

D'puis qu'l'odeur de la poudre a gonflé notr' narine,
Le Kaiser déplumé a beau fair' le malin,
Le joli p'tit duvet qu'on a sur la poitrine,
Nous irons dans peu d'temps l'fair friser à Berlin !

*C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui se sont juré d'exterminer les Boches !
C'est nous les poilus, les fameux poilus,
Qui leur f'ront la guerr' jusqu'à c'qu'il n'yen ait plus !*

1915 - Les mômes de la cloche

Paroles : André Decaye

Musique : Vincent Scotto

D'un bout à l'autre de la semaine,
Sur les boulevards, dans les faubourgs,
On les voit traîner par centaines,
Leurs guêtres sales et leurs amours
Dans des chemises de dix jours.
Sous la lumière des réverbères,
Prenant des airs de Pompadour,
Ce sont nos belles feronnrières,
Ce sont nos poupées, nos guignols, nos pantins.
Écoutez dans la nuit,
Elles chantent ce refrain :

*C'est nous les mômes, les mômes de la cloche,
Clochards qui s'en vont sans un rond en poche.
C'est nous les paumées, les purées d'paumées
Qui sommes aimées un soir n'importe où.
Nous avons pourtant
L'coeur pas exigeant
Mais personne n'en veut.
Eh ben tant pis pour eux.
Qu'è'qu'ça fout,
On s'en fout !
Nul ne s'y accroche.
Il n'y a pas d'amour
Et l'on sera toujours
Les mômes de la cloche !*

Mais comme elles n'ont pas les toilettes
Qu'il faut pour les quartiers rupins,
C'est pas aux Galeries Lafayette
Qu'elles vont faire chaque soir leur turbin.
Le long du canal Saint-Martin,
Au Sébasto, à la chapelle,
On est toujours assez gandin
Pour le monsieur qui vous appelle.
C'est d'l'article populaire, c'est pas du beau joujou.
'y a pas d'poupées en soie
Aux bazars à trente sous.

*C'est nous les mômes, les mômes de la cloche,
Clochards qui s'en vont sans un rond en poche.
C'est nous les paumées, les purées d'paumées
Qui sommes aimées un soir n'importe où.
Tout comme nos ribouis,
On n'est pas vernies.
Jamais l'on ira
Sur la Riviera.
Qu'è'qu'ça fout,*

*On s'en fout !
Quand l'argent nous fauche,
On va faire quatre jours
Là-bas dans la Tour.
Les mômes de la cloche,*

Elles ont vendu toutes leurs caresses.
Elles furent payées tant bien que mal,
Puis un jour, plus rien dans la caisse,
Elles vont se fiche dans l'canal
Et sans avoir comme un cheval
La pitié des gens de la rue,
On les emporte à l'hôpital.
La foule dit "ce n'est qu'une grue"
Et voilà comment nos poupées, nos pantins,
Lorsqu'elles n'ont plus le sou
S'en vont toutes à Pantin.

*C'est nous les mômes, les mômes de la cloche,
Clochards qui s'en vont sans amis, sans proches.
C'est nous les paumées, les purées d'paumées
Qui s'en vont dormir dans l'horrible trou.
Derrière not' convoi
Jamais l'on ne voit
Ni fleurs ni couronnes,
Même pas une personne
Qu'è'qu'ça fout,
On s'en fout !
Quand la mort nous fauche,
C'est not' plus beau jour.
Cloches, sonnez pour
Les mômes de la cloche !...*

1916 - La chanson des yeux clos

Paroles : Maurice Boulay

Musique : René de Buxeuil

*J'ai perdu la lumière,
Mais je garde en mon cœur
La vision première
Des femmes et des fleurs
Et mon regard s'élève
Dans son obscurité
Vers le plus noble rêve
De gloire et de beauté*

Quand je revins du combat les yeux clos,
On me plaignait, j'ai dit sans artifices
Plaiguez les morts qui dorment dans l'enclos
Sans avoir su les nobles sacrifices
J'ai vu s'enfuir les canons ennemis,
J'ai vu la gloire au front de nos armées,
Pourquoi me plaindre alors qu'il m'est permis
De tout revoir les paupières fermées.

*J'ai perdu la lumière,
Mais je garde en mon cœur
La vision première
Des femmes et des fleurs
Et mon regard s'élève
Dans son obscurité
Vers le plus noble rêve
De gloire et de beauté*

Voici la place où je venais m'asseoir
Près de Ninon par l'amour embellie,
Quand de la vie elle atteindra le soir
Je la verrai toujours jeune et jolie ;
J'aurai les yeux de mes enfants pour voir
Le renouveau des êtres et des choses,
Je vieillirai sans m'en apercevoir
Et je mourrai sans voir mourir les roses.

*J'ai perdu la lumière,
Mais je garde en mon cœur
La vision première
Des femmes et des fleurs
Et mon regard s'élève
Dans son obscurité
Vers le plus noble rêve
De gloire et de beauté*

1916 - Aux Halles

Paroles : Jean Rodor

Musique : Vincent Scotto

Il est minuit et Paris en toilette
Sort des théâtre's, cinés ou casinos,
Les uns s'en vont souper, faire la fête,
Tandis qu' les autr's regagnent leur dodo.
Au milieu de cette cohue,
S'mêlant aux taxis, aux autos,
Des chars pleins d'choux, d'carott's, d'laitues
Descend'nt le long du Sébasto.
Aïe donc Cocott' s'écrie le maraîcher,
Faut arriver les premiers au marché.

*Tout autour des Halles
Lorsque descend la nuit
Le maraîcher déballe
Des légumes ; des fleurs, des fruits ;
Dans le matin pâle
Vers le ciel monte un cri,
C'est le réveil de notre Paris
Aux Halles.*

Mais à Montmartr', temple de l'harmonie
Où l'on s'grisait de champagne et d'amour,
Tout' la nuit dansant, chantant des folies,
Le bal fini, l'aube annonce le jour.
Puis c'était la bomb', la vadruille :
On va aux Hall's : ça coll' ? ça y'est !
Cocher, faudra que tu te grouilles,
Sans ça qu'est-ce qu'on va t'passer.
Aïe donc Cocott' grognait le colignon,
Tout ça c'est sûr'ment des marchands d'marrons.

*Tout autour des Halles
Quand finissait la nuit
Des femmes au teint pâle
Recherchant encore le bruit
Allaient, trist's vestales,
Au corps jeun' mais flétri,
C'était la débauch' du Grand Paris
Aux Halles.*

Là dans un coin, c'est une pauvre fille,
Hélas pour ell' le destin fut odieux,
Un peu plus loin c'est un homme en guenilles
Pour l'atelier on le trouva trop vieux.
Maintenant c'est le Jean Misère
F'sant tout pour pas mourir de faim,
D'un sapin il ouvr' la portière
Courb' le front et puis tend la main.
Aïe donc Cocott' aïe donc crie le cocher,

L'sapin s'en va ... le vieux n'a rien touché.

*Tout autour des Halles
Cherchant le moindre abri,
Là sur la grande dalle
Le mendiant vient faire son nid,
Et dans la nuit pâle
quel est ce ramassis ?
C'est la misère du Grand Paris
Aux Halles.*

1917 - La valse bleu-horizon

Paroles : Ch.L.Pothier
Musique : Ch.Borel-Clerc

On fait des valses de bien des couleurs
Des bleues, des blanch's, des roses
Moi j'en connais un' qui rend d'bonne humeur
Lorsque l'on est morose
Elle n'est pas verte, elle n'est pas lilas
Mais j'adore sa nuance
Vous apprendrez tous cette valse là
Elle fut faite en France
On la chante quand on voit crânement
Défiler nos jolis régiments

*C'est la valse "bleu horizon"
Qui vous fait passer des frissons
Valse guerrière
Glorieuse et fière
Nos soldats, le coeur plein d'entrain
Sous le feu narguant le destin
La chantent au son du canon
La valse "bleu horizon"*

Là-bas sur la Somme l'enn'mi croyait bien
Rester toujours tranquille
Terré dans des trous, se croyant malin
Il se faisait pas d'bile
Faisant d'la musique, donnant des concerts
Gaïement, sans anicroches
Sur l'harmonica, il jouait des p'tits airs
Polkas ou valse boches
Aujourd'hui nos poilus pleins d'élan
Font valser ces messieurs et comment !

*C'est la valse "bleu horizon"
Qui vous fait passer des frissons
Valse guerrière
Glorieuse et fière
Nos soldats, le coeur plein d'entrain
Sous le feu narguant le destin
La chantent au son du canon
La valse "bleu horizon"*

Quittant les tranchées pour rentrer chez eux
Sous l'ail' de la victoire
Les poilus vainqueurs reviendront joyeux
Auréolés de gloire
Sans oublier ceux qui tombèr'nt là-bas
Dans la fournaise immense
Fêtant le retour de nos chers soldats
Y'aura d'la joie en France
Le bonheur et l'amour renaîtront
Et ce jour là, alors que dans'ra-t-on ?

*C'est la valse "bleu horizon"
Qui fera passer des frissons
Valse guerrière
Glorieuse et fière
Les poilus leur femme leurs bambins
S'embrassant, chant'ront ce refrain
El' marqu'ra la fin du canon
La valse "bleu horizon"*

1917 - Verdun on ne passe pas

Paroles : Jack Cazol et Eugène Joullot
Musique : René Mercier

*Plus de morgue, plus d'arrogance,
Fuyez, barbares et laquais,
C'est ici la porte de la France
Et vous ne passerez jamais.*

Un aigle noir a plané sur la ville,
Il a juré d'être victorieux.
De tous côtés, les corbeaux se faufilent
Dans les sillons, dans les chemins creux,
Mais tout à coup, le coq gaulois claironne:
Cocorico, debout petits soldats,
Le soleil luit partout, le canon tonne,
Jeunes héros, voici le grand combat.

*Et Verdun la victorieuse
Pousse un cri que portent là-bas
Les échos des bords de la Meuse,
Halte là ! On ne passe pas.
Plus de morgue, plus d'arrogance,
Fuyez, barbares et laquais,
C'est ici la porte de la France
Et vous ne passerez jamais.*

Les ennemis s'avancent avec rage
Énorme flot d'un vivant océan
Semant la mort partout sur son passage
Ivres de bruit, de carnage et de sang,
Ils vont passer... quand relevant la tête,
Un officier dans un suprême effort
Quoique mourant crie : à la baïonnette,
Hardi les gars, debout, debout les morts !

*Et Verdun la victorieuse
Pousse un cri que portent là-bas
Les échos des bords de la Meuse,
Halte là ! On ne passe pas.
Plus de morgue, plus d'arrogance,
Fuyez, barbares et laquais,
C'est ici la porte de la France
Et vous ne passerez jamais.*

Mais nos enfants, dans un élan sublime
Se sont dressés, et bientôt l'aigle noir
La rage au cœur impuissant en son crime,
Vit disparaître son suprême espoir,
Les vils corbeaux devant l'âme française
Tombent sanglants, c'est le dernier combat.
Pendant que nous chantons La Marseillaise,
Les assassins fuient devant les soldats.

*Et Verdun la victorieuse
Pousse un cri que portent là-bas
Les échos des bords de la Meuse,
Halte là ! On ne passe pas.*

1917 - La valse à l'absent

Paroles : Alberty

Musique : René de Buxeuil

*Ne crois pas que mon cœur t'oublie,
Mon chéri ne sois pas jaloux,
Je suis à toi, c'est pour la vie,
Ton souvenir m'est si doux.
Si je suis ta chose quand même
Après tant de si longs jours,
C'est que vraiment vois-tu je t'aime
Et t'aimerai toujours !*

Oui, c'est long, mais va, n'aie pas peur
Ta Mimi te reste fidèle
En dépit du dicton moqueur
Qui dit loin des yeux, loin du cœur !
Tous les autres ne me sont rien
Et je vis des heures cruelles
Quand je reste un jour sans nouvelles
De toi mon seul bien.

*Ne crois pas que mon cœur t'oublie,
Mon chéri ne sois pas jaloux,
Je suis à toi, c'est pour la vie,
Ton souvenir m'est si doux.
Si je suis ta chose quand même
Après tant de si longs jours,
C'est que vraiment vois-tu je t'aime
Et t'aimerai toujours !*

Ah ! chéri quand tu reviendras
Ce sera la vie toute neuve,,
Quand tu me prendras dans tes bras
Tout le reste alors s'oubliera !
Nos deux cœurs seront si joyeux
Qu'ils voudront se donner la preuve
Qu'après de si dures épreuves
On s'aime encore mieux !

1917 - La prière des ruines

Paroles : Roland Gaël
Musique : René de Buxeuil

*C'est la joie qui va suivre
La fin des jours mauvais
Les hommes veulent vivre
Et travailler en paix*

La nuit couvre la ville où passa ma bataille
Plus de clochers, des toits brûlés
La lune se répand sur des pans de muraille
Grands fantômes démantelés
Sur l'étrange décor qui dans le soir sommeille
Soudain s'élève une rumeur
Est-ce la voix du vent qui tout à coup s'éveille ?
Non... C'est tout un chant de grandeur

*La prière des ruines
Monte du fond des nuits
Au dessus des collines
Parle au passant et dit
D'une ville prospère
Près des riants coteaux
Regardez la misère
Qu'ont faite mes bourreaux*

Auprès d'un carrefour où le canon fit rage
Abattant et nivelant tout
Comme par miracle en ce désert sauvage
Un calvaire est resté debout
Le Christ au front penché plein de pitié regarde
Le chaos triste et dévasté
On dirait qu'obstiné le rédempteur s'attarde
A prêcher la fraternité

*La prière des ruines
Nous dit du fond des nuits
Par cette voix divine
Frères soyez unis
Tout est noir et stérile
Où le bonheur vivait
Ah! de mon évangile
Hommes qu'avez vous fait ?*

Mais à chaque printemps qui fleurit la nature
Les ruines ont des nids d'oiseaux
Cité tu vas renaître et panser tes blessures
regardant vers les temps nouveaux
Bientôt tout ce qui chante et tout ce qui travaille
Entre tes murs va revenir
Et déjà monte au bruit de la vie qui tressaille
L'hymne d'espoir et d'avenir

*La prière des ruines
Nous dit dans le soleil
Les lointains s'illuminent
Demain c'est le réveil*

1917 - Tu le r'verras Paname

Paroles : Robert Dieudonné et Roger Myra
Musique : Albert Chantrier

Enfin ça yest on est un peu tranquille
Fallait l'vouloir, tout l'mond' l'a bien compris
On était triste on se faisait d'la bile
Le voilà libre enfin notre Paris,
Et maintenant après ces jours de fièvre
Un souvenir qui n'est pas très lointain
Viens sur nos lèvres
Ah le merveilleux refrain !
On l'entend soudain
Et chacun plein d'entrain
S'en souvient :

*Tu le r'verras Paname
Paname, Paname,
La tour Eiffel, la Plac' Blanch', Notre Dame
Les boul'vards et les bell's Madames
Tu le r'verras Paname
Paname, Paname,
Le métro, le bistro
Où tu prenais l'apéro
Après l'boulot
Comme c'est beau tout ça
Et tu chanteras
Viv' Paname !*

Toi, qui là-bas tressailles d'espérance
En apprenant qu'il est libre Paris
Qu'on exila loin de ta douce France
Tu reverras tes parents tes amis
Cher prisonnier voici la délivrance
Qui vient vers toi, ouvres lui grand les bras
Elle s'avance
Nos alliés vont à grand pas
Quand tu reviendras
On chant'ras mon p'tit gars
Ce refrain là

*Tu le r'verras Paname
Paname, Paname,
La tour Eiffel, la Plac' Blanch', Notre Dame
Les boul'vards et les bell's Madames
Tu le r'verras Paname
Paname, Paname,
Et du Nord au Midi
Chez tous nos brav's FFI
On chantera chacune dira
Bravo les p'tits gars
De Paname !*

Mais cette fois-ci, et ça je te le jure
Ils n'auront pas envie d'recommencer
On vavrait les battreà plat's coutures
C'est l'seul moyen de s'en débarasser
Quand on fêt'ra joyeusement la Victoire
Que tous nos cœurs batt'ront à l'unisson
La belle histoire
Ce jour là y'aura du bon
Pour tous mon garçon
T'en fais pas mon p'tit gars
T'en fais pas...

*Tu le r'verras Paname
Paname, Paname,
La tour Eiffel, la Plac' Blanch', Notre Dame
Les boul'vards et les bell's Madames
Tu le r'verras Paname
Paname, Paname,
Sois certain que demain
Lorsque tout marchera bien
Ce refrain là
Toujours on l'chantera
Toujours on dira :
Viv' Paname !*

1917 - Tout autour des tours de Notre-Dame

Paroles : Jean Bertet et Vincent Scotto

Musique : Vincent Scotto

Chaque soir quand le Bourdon
De la vieille tour résonne
Pour chanter leurs oraisons
Accourent de vieill's personnes :
Elles vont dire au Seigneur
Toutes leur petit's misères,
Qu'on a du mal sur la terre
Pour avoir un peu d'bonheur !
Après les vêpres, ayant fait leur devoir,
Par petits groupes alors on peut les voir

*Tout autour des tours de Notre-Dame
En marchant ell's racont'nt leurs potins
"Au quatrième", doux Jésus, ya un' femme,
Qui est la maman d'un p'tit bambin.
Un' fill-mèr', Vierg' Marie, la malh'reuse,
Alors moi j'fais c'que j'peux pour l'enfant,
Il m'appell' sa grand maman.
V'là c'que dis'nt les vieilles gens
Tout autour des tours de Notre-Dame !*

Chaque soir les amoureux
Autour de la vieille église.
Cachés dans les coins ombreux ;
S'en vont faire des bêtises
Elle dit : "Tais-toi, les saints
"Nous regardent dans leurs niches ;"
Il répond : "J'leur fais un' niche,
"Les seins j'les tiens dans ma main.
"C'est du chiqué tous leurs gros yeux méchants,
J'suis sûr qu'i's dis'nt : "Allons profitez-en !"

*Tout autour des tours de Notre Dame
On entend murmurer dans la nuit :
"Pour toujours je serai ta p'tit' femme,
"C'est ici que nous serons unis
"Sous les yeux de la belle Madone."
Mais l'amant le cœur tout en émoi
Lui murmure à demi-voix :
"Ma Madone à moi c'est toi !"
Tout autour des tours de Notre Dame.*

Dans l' brouillard glacé du soir
Une ombre noire s'agite,
C'est un' fille du trottoir,
Devant l'église elle hésite ;
Elle ne sait plus prier,
Mais vient supplier quand même
Car demain celui qu'elle aime,

A l'aub' s'ra exécuté.

(1) Ell' dit: "Un' fill'...n'peut pas entrer chez vous

(2) Moi j'suis qu'un' fill' pas dign' d'entrer chez vous
"C'est du dehors que j'implore à genoux."

*Tout autour des tours de Notre Dame
DouceMENT à la Vierge elle dit
La douleur qui déchir' sa pauvre âme,
Car sans lui son bonheur est fini.
Sauvez-le, c'est mon bien, c'est mon homme
Et dans l'ombre on entend un sanglot ;
Ell' prie pour que son Julot
N'aille pas sous le couteau.
Tout autour des tours de Notre Dame.*

1917 - La chanson de Craonne

Paroles : Anonyme

Musique : Charles Sablon

Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé,
On va r'prendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez,
Personn' ne veut plus marcher,
Et le cœur bien gros, comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots.
Même sans tambour, même sans trompette,
On s'en va là haut en baissant la tête.

*Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés
C'est nous les sacrifiés !*

C'est malheureux d'voir sur les grands boul'vards
Tous ces gros qui font leur foire ;
Si pour eux la vie est rose,
Pour nous c'est pas la mê'm' chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués,
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendr' leurs biens, car nous n'avons rien,
Nous autr's, les pauvr's purotins.
Tous les camarades sont enterrés là,
Pour défendr' les biens de ces messieurs-là.

*Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés
C'est nous les sacrifiés !*

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve.
Soudain, dans la nuit et dans le silence,
On voit quelqu'un qui s'avance,
C'est un officier de chasseurs à pied,
Qui vient pour nous remplacer.

Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes.

*Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés
C'est nous les sacrifiés !*

Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les trouffions
Vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,
De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez la guerre,
Payez-la de votre peau !

1918 - Sur les boul'ds de Paname

Paroles : Jean Rodor

Musique : Vincent Scotto

Viens ma jolie Nénette
Grouill'-toi vit' mets ton chapeau
Aujourd'hui, c'est grande fête
Plaquons là tout le boulot
Entends tu les cloches sonnent
Leurs carillons si joyeux
Au loin le canon résonne
Faisant retentir les cieux
Nous sommes victorieux

*Sur les boul'ds de Paname
Allons-y, ma p'tit' femme
App'lons les copains
L'bitsrot les voisins
Partons tous en chœur
Fêter c'grand bonheur
Dans mon cœur l'frisson passe
Ah ! y a pas ! faut qu' j't'embrasse
Tout l'monde aujourd'hui
S'étreint, chante et rit
Et la joie vit dans tout's les âmes
Sur les boul'ds de Paname.*

Enfin ! c'est le jour de gloire
Ça y est, ils sont vaincus
Pour fêter notre victoire
On va faire du chahut
Chantons, crions à tue-tête
On les a eus, jusqu'au bout
Prenons tambours et trompettes
Grisons-nous! Faisons lés fous!
Aujourd'hui ! Tout est à nous

*Sur les boul'ds de Paname
Mais vois donc, ma p'tit' femme
La fille du voisin
Et l'Américain
Vise donc l'bistrot
Qui embrasse un sergot
Un canon traîné roule
Grimp' dessus ma poupoule
Tiens ! Prends ce drapeau
Fais l'flotter bien haut
Au milieu d'ces milliers d'oriflammes
Sur les boul'ds de Paname.*

Quel grand jour pour la Patrie
Les vainqueurs vont défilier
Car leur tâche est accomplie

Quel bonheur d'les acclamer
Grimpe donc sur cette chaise
On les entend, les voici
Aux belles troupes françaises
Oui sauvèrent le pays
Jetons nos fleurs et nos cris

*Sur les boul'ds de Paname
C'est la foul' qui acclame
Nos vaillants poilus
Ceux qui les ont eus
Portant leurs drapeaux
Qui sont en lambeaux
Voici Foch notre gloire
Et la foule crie : Victoire
Puis à g'noux... en pleurs
Devant les vainqueurs
De l'Yser, de Verdun, du chemin des Dames
Sur les boul'ds de Paname.*

1918 - La Madelon de la victoire

Paroles : Charles Boyé
Musique : Ch Borel-Clerc

Après quatre ans d'espérance
Tous les peuples alliés
Avec les soldats de France
Font des moissons de lauriers
Et qui préside la fête ?
La joyeuse Madelon,
Dans la plus humble guinguette
On entend cette chanson:

Ohé Madelon !
A boire et du bon !

*Madelon, emplis mon verre,
Et chante avec les poilus,
Nous avons gagné la guerre
Hein ! Crois tu, qu'on les a eus ?
Madelon, ah ! verse à boire
Et surtout n'y mets pas d'eau
C'est pour fêter la victoire
Comme au temps de Clemenceau !*

Madelon la gorge nue
Leur versait son p'tit vin clair,
Lorsqu'elle vit toute émue
Qui ? le général Gouraud.
Elle voulut la pauvrete
Se cacher dans la maison
Mais Gouraud vit la fillette
Et lui cria sans façon:

Ohé, Madelon !
A boire et du bon !"

*Madelon, emplis mon verre,
Et chante avec les poilus,
Nous avons gagné la guerre
Hein ! Crois tu, qu'on les a eus ?
Madelon, ah ! verse à boire
Et surtout n'y mets pas d'eau
C'est pour fêter la victoire
Comme au temps de Clemenceau !*

Alors ce fut du délire
Chacun reprit ce refrain
Que l'écho se fut redire
A ceux du brave Mangin
Cette clameur enflammée
Courut le long du front

Et boentôt toute l'armée
Répétait à l'unisson :

Ohé, Madelon !
A boire et du bon !"

*Madelon, emplis mon verre,
Et chante avec les poilus,
Nous avons gagné la guerre
Hein ! Crois tu, qu'on les a eus ?
Madelon, ah ! verse à boire
Et surtout n'y mets pas d'eau
C'est pour fêter la victoire
Comme au temps de Clemenceau !*

Sur les marbres et dans l'histoire
Enfants vous verrez gravés
Les noms rayonnants de gloire
De ceux qui nous ont sauvés
Mais en parlant de vos frères
N'oubliez pas Madelon
Qui versa sur leur misère
La douceur d'une chanson

Ohé, Madelon !
A boire et du bon !"

*Madelon, emplis mon verre,
Et chante avec les poilus,
Nous avons gagné la guerre
Hein ! Crois tu, qu'on les a eus ?
Madelon, ah ! verse à boire
Et surtout n'y mets pas d'eau
C'est pour fêter la victoire
Comme au temps de Clemenceau !*

1918 - C'est une gamine charmante

Paroles : Albert Willemetz et Fabien Sollar

Musique : Henry Christiné

Quand je la croisai l'autre soir,
C'était à minuit rue d'Athènes
La voyant seul' qui se promène,
Je lui dis : Mon enfant, bonsoir.
J'ajoutai : A cette heure indue,
Que faites-vous donc dans la rue ?
Naïvement, et sans savoir
Elle dit : Je fais le trottoir

*C'est une gamine charmante, charmante, charmante,
Qui possède une âme innocente, innocente.
En elle tout est poésie, poésie,
Elle répond au joli nom d'Aspasie.*

Pourtant de son passé jaloux
Je lui demandai : ma mignonne,
(Comme on dit à lacédémone) :
Avez-vous déjà vu le loup ?
Le loup, dit-elle, quelle demande !
Dans ma vie j'en ai vu des bandes,
Tell'ment que je n'peux pas savoir
J'ai trop de loups dans la mémoire !

*C'est une gamine charmante, charmante, charmante,
Qui possède une âme innocente, innocente.
En elle tout est poésie, poésie,
Elle répond au joli nom d'Aspasie*

Devant la blancheur et l'éclat
De son cou plus blanc que l'albâtre
Je lui dis : Quel cou de théâtre,
Quel cou du ciel, quel cou d'état !
Oh ! , fit-elle d'un p'tit air honnête,
Vous n'connaissez que mon cou d'tête,
Mais vous serez chipé, je l'crains,
Quand vous connaîtrez mon coup d'reins ! "

*C'est une gamine charmante, charmante, charmante,
Qui possède une âme innocente, innocente.
En elle tout est poésie, poésie,
Elle répond au joli nom d'Aspasie.*

1918 - Elle s'appelle Caroline

Paroles : Lucien Boyer et Georges Arnould

Musique : Melville Gidéon

*Vrai moineau faubourien !
Elle s'appelle Caroline
C'est pour elle qu'on illumine
Car elle met du bonheur
Dans tous les cœurs !*

C'était un' pauvr' goss' de paris
Maigre comme un' souris
Qui avait poussé, Dieu sait comment,
Sans papa ni maman !
Malgré la mouise et l'malheur
Elle était fraîch' comme un' fleur
Et chantait su'l'macadam
Dans tout's les rues de Panam !

*Je m'appelle Caroline
C'est un nom qui n'dit rien
Je suis d'un' natur' gamine
Vrai moineau faubourien !
Je m'appelle Caroline
Et j'espère dans ma débine,
J'espère me griser l'cœur
D'un peu d'bonheur !*

Elle faisait trent' six métiers
Comm' tous les va nu-pieds !
Souvent elle avait l'cœur bien gros
Elle voulait s'fiche à l'eau !
Elle vendait l'Intransigeant
Et du muguet au printemps !
En disant pour s'monter l'coup
C'que j'rigol', c'est fou, c'est fou !

*Je m'appelle Caroline
C'est un nom qui n'dit rien
Je suis d'un' natur' gamine
Vrai moineau faubourien !
Je m'appelle Caroline
Et j'espère dans ma débine,
J'espère me griser l'cœur
D'un peu d'bonheur !*

Mais elle avait un' vocation ;
Un jour quelle occasion,
V'la qu'ell' se mit dans la boussole
De fair' du music hall !
Ell' devint six mois plus tard
Un' des reines du boul'vard
Les messieurs en habit noir
Chantaient en cœur chaque soir !

*Elle s'appelle Caroline
N'est-ce pas que ça lui va bien !
Elle est d'un' natur' gamine*

1918 - Dans les fossés de Vincennes

Paoles : Cami

Musique : Fernand Heintz

Tous deux enfants du même faubourg,
Elle était bell' mô'm', lui beau gosse,
Et quand ils eur'nt quinze ans l'amour,
Vint chanter en leurs cœurs précoces !
Il lui disait : "J'aim' tes grands yeux,
Tu s'ras ma p'tit' femm' dis ma reine ?"
Ils s'offraient des mèche's de cheveux,
Et gravaient leurs noms sur les chênes
Ils juraient de s'aimer toujours
Et dès qu'arrivaient les beaux jours :

*Dans les fossés de Vincennes
Quand fleurissait la verveine,
Fuyant les faubourgs
Ils rêvaient d'amour
Le soir sous la lune sereine !
Et du Fort, la vieille tour
Qui dressait son ombre lointaine
Leur faisait un décor d'amour !
Dans les fossés d'Vincennes !*

À vingt ans il partit soldat,
Puis brusquement ce fut la guerre !
Cœur inconstant elle oublia
Son premier amour de naguère !
El' fit la noce, el' voyagea,
Menant un train de millionnaire !
Et d'avant son luxe on chuchota :
"D'où lui vient cet argent ? Mystère !"
Lui dev'nu officier maint'nant,
Rêvant d'ell' murmurait souvent :

*Dans les fossés de Vincennes
Quand fleurissait la verveine,
Fuyant les faubourgs
Nous rêvions d'amour
Le soir sous la lune sereine !
Et du Fort, la vieille tour
Qui dressait son ombre lointaine
Semblait protéger nos amours !
Dans les fossés d'Vincennes !*

Or un jour, pour l'exécution
D'une espionne au Fort de Vincennes,
Il dut commander le p'loton
Désigné par son capitaine
Au petit jour les yeux bandés
Au poteau l'espionne est placée,

Et celle qu'on va fusiller
C'est elle ! c'est sa bien aimée !
Fermant les yeux pour ne pas voir
Il crie : "Feu !"
C'était son devoir !

*Dans les fossés de Vincennes
Le soleil se lève à peine,
Sous les murs du Fort
A passé la mort
L'espionne a subi sa peine !
Et lui, brisé par l'effort,
Fut pris de folie soudaine
Éclate d'un grand rire alors
Dans les fossés d'Vincennes !*